

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 8 (1920)

Heft: 100

Artikel: Une prédicatrice dans le canton de Neuchâtel

Autor: E.P.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255892>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

deux ans plus tard. Puis, à côté de ses études et afin de pouvoir les continuer, elle entra chez un libraire.

A vingt ans professeur d'une école supérieure, à vingt-deux on la nomma inspectrice scolaire. Mariée à M. Lee Chapman, qui éditait un journal, elle l'aida dans son entreprise et, devenue veuve quelques années plus tard, s'occupa encore de journalisme.

C'est à l'âge de vingt-sept ans que Mrs. Chapman se décida à travailler pour le suffrage féminin, qui bientôt devait absorber le plus clair de ses forces et de ses brillantes facultés. Ses débuts devant le public datent de trente ans, l'année même de son mariage avec M. G. W. Catt (1890).

En 1895, elle dirigea un plan de travail du Comité de l'Association nationale pour le Suffrage des Femmes et prit la parole au Congrès annuel à Atlanta. Un journal de cette ville écrivit alors : « Comme orateur rapide, logique, abondant, on peut douter que l'Amérique en ait jamais produit de plus doué. »

A ce moment déjà, Mrs. Catt faisait preuve de son remarquable talent d'organisatrice et de propagandiste : on lui doit la création d'un comité suffragiste d'organisation, qui la nomma sa présidente.

Avec la célèbre pionnière, Susan B. Anthony — familièrement « Aunt Susan » — qui arrivait au déclin de la vie, elle entreprit un voyage des plus fatigants, des plus mouvementés à travers les Etats-Unis, les gagnant les uns après les autres à la cause des femmes. Dans cette fameuse tournée, elles visitèrent non moins de 20 Etats, parcoururent 13.000 milles, et Mrs. Catt fit 52 discours et expédia jusqu'à 10.000 lettres.

Cette même année, elle s'occupa activement de cours d'éducation politique et fut nommée présidente de l'Association suffragiste nationale.

Un événement d'une importance mondiale devait lui faire quitter cette charge six ans après : ce fut la fondation de l'Alliance internationale pour le Suffrage des Femmes, qui tout de suite la nomma pour son chef naturel (1902), et si, depuis lors, nombre de pays et les Etats-Unis au grand complet ont été gagnés au suffrage féminin, il n'est pas exagéré de dire qu'on doit une bonne part de ces succès à Mrs. Catt. Son voyage suffragiste autour du monde, après le Congrès international de Copenhague, en 1907, a aussi contribué aux victoires enregistrées jusqu'à ce jour.

Nous l'avons vue, à Genève, présider jour après jour avec une grande dignité et une sérénité inaltérable les longues séances du Congrès international, ne trahissant l'effort que par ses traits de plus en plus tirés. Admirable présidente, ferme, égale et d'un dévouement absolu à la cause, quoi d'étonnant qu'on l'ait réélue par acclamations ?

« Vous voulez donc, répondit-elle à Lady Astor, qui, elle aussi, la pria instamment de rester en charge malgré la fatigue, malgré les années de labeur, « vous voulez donc m'envoyer finir ma vie dans un asile d'aliénés ? » Et Lady Astor de riposter malicieusement : « Là, du moins, vous pourrez vous reposer ! »

Lady Astor.

« La première femme député dans le plus vieux Parlement du monde... » une femme jeune encore, fine et gracieuse, épouse et mère, très féminine, quoique membre de la Chambre des Communes, voilà de quoi piquer la curiosité, certes ! Ainsi donc, ni vieille fille ni dame âgée, ni ambitieuse cherchant à sortir d'une sphère trop modeste, ni encore laideron aigri dont les avantages extérieurs n'eussent jamais attiré les regards... Non, en vérité, Lady Astor n'est rien de tout cela ! Aussi est-on accouru en foule pour la voir, pour l'entendre, et les photographes, professionnels et amateurs, s'en sont-ils donné à cœur-joie.

Une amie de Lady Astor écrivait à son sujet, il y a quelques mois : « Elle est débordante de vie. » Cela se lit, en effet, dans toute sa personne. Et le même portrait ajoute : « Elle est spirituelle, elle est bonne et généreuse. A ses yeux, nul n'est ennuyeux, effacé ; en un rien de temps, elle pénètre le tréfond des âmes, et cela parce que le mobile qui la pousse est l'amour — non point la curiosité ; que son désir est d'aider — non pas de juger. »

Habituellement gaie, elle est capable de changer en peu de minutes l'atmosphère d'une salle d'hôpital, mais aussi elle sait rester, des heures entières, douce consolatrice, au chevet d'un malade ou d'un mourant, et pour tâcher de sauver des êtres en danger moral, de relever des coupables, aucun effort ne lui semble trop grand. Chrétienne ardente, elle trouve un soutien puissant dans sa foi.

Indulgente et compréhensive, elle a pourtant aussi le courage de dire des vérités aux gens quand cela lui paraît nécessaire.

Son entrée dans l'arène politique a été un véritable sacrifice, car elle a une vie de famille très heureuse, très pleine, adorant son mari et ses enfants, mais avec sa sympathie si chaude, si communicative pour tous ceux qui souffrent, avec son haut idéal, moral, elle peut rendre d'immenses services bien au delà du cercle intime de sa famille et de ses amis.

Ceux qui l'ont élue, à Plymouth, la connaissent de longue date, car pendant nombre d'années, elle s'est dépensée sans compter pour cette ville. Son premier discours au Parlement, à Londres, ainsi que celui qu'elle a prononcé au Congrès de Genève, ont montré, l'un comme l'autre, avec quel cœur et quelle conscience elle entend être digne de son mandat. Ils ont prouvé aussi qu'elle ne se paie pas de mots et ne cherche pas la popularité par la flatterie — qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes : « Si nous voulons réformer les autres, a-t-elle dit à ses sœurs de tous les pays, il faut d'abord nous réformer nous-mêmes ! »

La Doctoresse Paulina Luisi.

L'Uruguay est infiniment plus petit que les Etats qui l'entourent ; il est même très petit, mais, grâce à l'activité, à l'énergie et au grand cœur d'une femme, il se trouve à la tête du mouvement féministe dans l'Amérique du Sud et à la tête, par conséquent, de tout ce que ce mouvement comporte au double point de vue moral et social : lutte contre l'alcoolisme, la tuberculose, la traite des femmes, la réglementation de la prostitution par l'Etat, la protection des femmes, des enfants, des travailleuses.

Première femme médecin de son pays, Mme Luisi est très connue et appréciée en Amérique. Elle est présidente de l'Association uruguayenne pour le Suffrage des Femmes et présidente, outre que fondatrice du Conseil national des Femmes de l'Uruguay.

Journaliste, elle dirige l'*Accion Feminina*, est correspondante de divers journaux et a écrit un nombre considérable de brochures sur les thèmes qui lui tiennent le plus à cœur et où elle est des plus compétentes.

Très vive, l'esprit toujours en éveil, prête à partir en guerre pour la défense d'une bonne cause. Qu'il s'agisse des malheureuses que le monde méprise ou des jeunes téléphonistes dont le salaire était insuffisant, et pour lesquelles, à force de savoir-faire et de volonté tenace, elle a pu obtenir une importante amélioration, Dr Luisi est infatigable. Elle a la plume et la parole également facile, et, d'une franchise extrême, ne se gêne nullement pour dire leur fait à ceux qui le méritent.

C'est une immense satisfaction et un grand soutien pour cette vaillante lutteuse que d'avoir, en Uruguay, un président suffragiste, qui a déjà rompu plus d'une lance en faveur de l'affranchissement des femmes.

Représentante officielle de son gouvernement au récent Congrès suffragiste international, Dr Luisi compte rester encore un certain temps en Europe, et même revenir à Genève pour le Congrès abolitionniste qui aura lieu en septembre ; auparavant elle se rendra à Christiania au Congrès du Conseil international des Femmes.

M.-I. PREIS.

Une prédicatrice dans le Canton de Neuchâtel

Si la prédication d'une femme à la cathédrale de St-Pierre est un fait profondément impressionnant, il n'est peut-être pas moins significatif de voir l'une de nos petites paroisses rurales accueillir aussi une prédicatrice ; car, dans le monde de l'esprit, la grandeur n'a pas de supériorité sur la petitesse, et la vitalité, la force d'une idée nouvelle s'affirme en se manifestant partout à la fois. Aussi vaut-il la peine de mentionner le culte du dimanche matin 4 juillet dans la petite église de Chézard St-Martin, dans le Val-de-Ruz. M. le pasteur Bourquin, qui participa vaillamment à la campagne suffragiste de 1919, avait, d'accord avec le collège des anciens de la paroisse, convié M^{lle} Lucie Schmidt, son ancienne camarade d'études, à occuper sa chaire. L'église était comble. M^{lle} Schmidt développa le texte de Marc, XII 30 : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton

cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force ». Elle montra que cet amour doit être agissant; dans la seconde partie de son sermon, elle s'adressa spécialement aux femmes, qui doivent donner l'exemple du véritable amour, du sacrifice, du don de soi-même. Si certains, parmi l'auditoire, étaient venus en curieux, la parole, vibrant d'une ardeur contenue, de la prédicatrice, leur fit oublier cette mesquine préoccupation, et donna à leur cœur autre chose que la satisfaction de ce besoin puéril. Le plus grand recueillement régnait dans le temple. De belle musique, en particulier une sonate de Haydn, exécutée par M^{lle} Bourquin, violoniste de La Chaux-de-Fonds, accompagnée à l'orgue par M^{me} Bourquin, relevèrent la solennité de la cérémonie. Toute la paroisse fit à la jeune prédicatrice l'accueil le plus respectueux et le plus cordial.

De nationalité polonaise, M^{lle} Lucie Schmidt est fixée depuis nombre d'années à Neuchâtel, et elle a fait ses études à la Faculté de théologie de cette ville. Elle s'est longtemps occupée avec dévouement du Foyer des Etudiantes. Aucune œuvre sociale ne la laisse indifférente. Un des derniers numéros du *Mouvement Féministe* rapportait qu'elle a assumé la charge du Bureau d'orientation professionnelle de Neuchâtel. Nous sommes heureuse de saluer ici le début d'une vocation si riche en promesses.

E. P.

VARIÉTÉ

A propos d'un succès de librairie.

Femme, par M^{me} MAGDELEINE MARX.

Les uns déclarent que le XX^{me} siècle sera celui de l'enfant; d'autres prétendent que ce sera celui de la femme. Des écrivains d'aujourd'hui, et, certes, pas des moindres, ne laissent pas de manifester l'impatience que leur cause l'importance grandissante accordée à l'un et à l'autre.

Que doivent penser du livre de M^{me} M. Marx ces antiféministes déclarés? Peu nous importe, sans doute. Que faut-il en penser nous-mêmes? Ouvrons-le et voyons. La préface de M. Henri Barbusse est une effusion lyrique, plutôt qu'une véritable présentation du livre, et l'auteur précisément l'auteur d'avoir fait ce que nous trouvons qu'elle n'a pas réussi à faire, ou qu'elle n'eût pas dû faire.

Quant au roman lui-même, c'est sans doute une autobiographie, en ce qui concerne les deux tiers du récit, du moins. Il nous raconte qu'une jeune fille de dix-neuf ans a trouvé sa *vérité*, qu'elle s'est émancipée de la tutelle matérielle et morale de ses parents, qu'elle a voulu réaliser pleinement son *moi* et vivre la vie pleine et sincère à laquelle toute femme a le droit d'aspirer. Elle s'est mise à travailler, pour *gagner sa vie*, comme on dit, puis elle s'est mariée et elle a eu un enfant. Un beau jour, elle a rencontré un autre homme qu'elle a aimé, sans pour cela cesser d'aimer son mari; puis la guerre est venue qui lui a enlevé ces deux êtres à qui elle s'était donnée. Là voilà, à vingt-sept ans, seule avec son petit garçon, attendant celui (un troisième) à qui elle donnera cet « amour qui ne disparaît pas et qui est resté en elle ».

Or, quelle est cette « vérité » que notre héroïne cherche si ardemment et qu'elle découvre un beau jour, en se promenant seule, dans une forêt? Elle se résume toute en ces quelques lignes: « Je sais, « je sais terriblement que je suis belle, et *c'est uniquement ce que je sais de moi*¹. Il n'y a pas que les miroirs, il y a tous les « hommes; que ce soit un vieillard, un pauvre, ou un passant, ou « n'importe lequel, il suffit de paraître pour lire d'un seul trait, rien « qu'en le regardant: « Je suis belle »... Et les femmes, les autres « femmes, si on savait la terreur de leurs yeux, la prière, l'envie, et « leur défense muette... on paraît détournée, souriante, lointaine, mais « on guette à peine le tourment qu'on inflige. »

Pourquoi la jeune fille s'est-elle échappée un beau matin de la maison paternelle, emportant quelque argent et ses vêtements? On ne sait. C'est après une scène violente avec son père, mais dont on

ignore la cause. Comment gagne-t-elle sa vie? Quelle sorte d'occupation honorable peut-elle trouver après avoir mené l'existence oisive d'une fille de bourgeois aisés? Autre mystère. Quelles sont les raisons qui la poussent dans les bras de celui qu'elle choisit comme époux, et ensuite de son amant? Nous l'ignorons. Ces deux hommes, qu'elle aime simultanément, sont-ils beaux, bons, intelligents, riches? Que trouve-t-elle chez l'un que ne lui a pas donné l'autre? Autant de problèmes non résolus. On ne connaît d'eux que des « yeux dont la couleur est presque liquéfiée ».

Voici la psychologie du fiancé, venant voir la jeune fille: « il apportait la grande aisance de ceux qui n'ont que leur simplicité, « tout son sérieux d'homme, toute son attention, son bon sourire « plein de sécurité... »

L'amant, dans une promenade, prend-il dans la sienne la main de la jeune femme: « La pulsation de son poignet m'affirme que tout est « bien, qu'ici-bas tout est équitable, que tout est vrai, enfin... », et plus loin: « Je suis mêlée à tout ce qui est indicible en lui; toutes les « questions qu'un homme peut se poser sans pouvoir les résoudre, « tous ces maux vagues et poignants, je les assume¹... » etc., etc.

Enfin, quelles réactions produit chez elle la naissance de son enfant? Elles sont assez contradictoires: « Je l'aime (mon enfant), « comme je n'aime personne, car il est le seul être vivant dont je « sois responsable² », et plus loin: « Quand il sera devenu grand... « aurai-je le courage de lui dire: « Tu n'es pas tout pour moi, tu « n'as jamais été ma totale ferveur. Je t'ai chéri à deux genoux, je « t'ai idolâtré: je n'ai pas été dupe... j'ai réservé à d'autres¹ la place « la plus haute. L'essentiel de ma vie, sa suprême raison, si on en « trouvait une, non, *ce n'est pas à toi que je l'ai dédiée*¹, et encore « plus loin: « Mon tout petit, je te devrai le seul amour qui soit triste « et parfait, celui qui ne fait pas d'échange et ne promet aucune « réponse. *Puisque j'ai tout donné*, tu ne me devras rien. »

En résumé, la vie de l'héroïne qui prétend être « la femme », ni plus, ni moins, c'est la conscience de sa beauté qui lui donne un droit imprescriptible à l'amour. Que nous voilà retombés en plein romantisme! M^{me} Marx ne fait que répéter Musset:

« Il faut aimer toujours après avoir aimé. »

La différence, c'est que, cette fois, c'est une femme qui le proclame. Et comme, ainsi que La Bruyère l'a dit: « Les femmes sont extrêmes », l'auteur ne se contente pas de diviniser l'amour à l'instar de ses chefs d'école qui y mettaient encore une certaine pudeur, et qui sans doute y voyaient aussi un sentiment d'une certaine délicatesse; elle célèbre la religion de l'accouplement.

Si l'œuvre d'art consiste dans la parfaite adéquation entre la chose exprimée et son expression, on ne peut nier à ce livre une certaine valeur d'art.

Une atmosphère de lourde sensibilité en émane. Du moment qu'il s'agissait d'exprimer les états de sensibilité de l'héroïne, le choix des images, de même que l'expression directe, y est admirablement approprié: « un chemin *massacré* de ronces... sa sœur, le « corps glissant et preste, *caresse* les cadeaux... entendre de vraies « paroles *nues*... », etc., etc. Mais quand il s'agit d'exprimer des pensées, quel charabia! pas une idée claire, pas une analyse de sentiment correctement conduite. C'est le chaos, un mélange confus de sensations violentes, prises pour de la pensée et entremêlées de grands mots qui ne parviennent pas à faire illusion.

Et dire que l'auteur fait partie du comité directeur de « *Clarté!* » Pour conclure: ce livre est établi sur trois erreurs. La première, c'est son titre. Il faut que M^{me} Marx renonce à la certitude qu'elle a donnée ici la psychologie de *la femme*. Elle s'est peut-être assez bien peinte *elle-même*, avec tout ce qu'il y avait en elle de charnel, de *tendu* vers la volupté de l'amour, mais c'est tout.

La deuxième, c'est qu'elle a tenté d'analyser ses états d'âme de jeune fille sans dépouiller la femme, sans essayer de se débarrasser du poids d'expériences qui s'était accumulé entre le temps de ses fiançailles et le jour où elle s'est mise à sa table pour écrire ses souvenirs. Le récit de la journée de son mariage est, à cet égard, significatif. La troisième, c'est que l'auteur qui, par ailleurs, n'est pas une ingénue, a eu l'ingénuité de vouloir se raconter elle seule, indépendamment de tout son entourage, comme si la vie d'un être humain n'était pas constamment déterminée, psychologiquement parlant, par les influences humaines ambiantes, et surtout celle d'une femme de

¹ C'est nous qui soulignons.

² C'est l'auteur qui souligne.

¹ C'est nous qui soulignons.